

L'intarissable bavard

Émile Martel

Number 149, April 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85210ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martel, É. (2017). L'intarissable bavard. *Les écrits*, (149), 209–218.

EXLIBRIS

ÉMILE MARTEL

L'intarissable bavard

Un homme sans rigueur comme moi, sans pratique de la logique, touche-à-tout et oublieux ; un intellectuel par la fréquentation des intellectuels et par la correction du langage et le respect des idées ; homme de peu de souffle et de grande respiration ; un fidèle des écritures quotidiennes, un olympien des pages remplies à simple interligne, par milliers et par milliers depuis plus de vingt-sept ans ; intarissable bavard et pâle voisin de l'humour ; complexé et timide ; qui suis-je donc pour venir ici vous parler de livres, de mes livres, de ceux que j'ai lus et de ceux que j'ai trainés autour du monde. Et que vous dirai-je de ceux que j'ai écrits ? Et de ceux dont j'ai traduit, de l'espagnol ou de l'anglais, les consonnes tandis que Nicole, elle, en traduisait les voyelles et la beauté ?

À 10 ans

Quand mon père est mort, en 1952, j'avais dix ans et je garde le souvenir que l'un des premiers gestes de ma mère a été de vendre sa bibliothèque de livres en langue anglaise, conservant ses romans français de Georges Duhamel à Henri Bordeaux et à Colette, sa collection de petits classiques reliés plein cuir, et tous les livres venus du Cercle du livre de France auquel Papa était abonné. Des centaines de volumes. Pas un meuble de mon enfance n'est aussi présent dans ma mémoire que la bibliothèque de bois verni aux portes de verre coulissantes et horizontales. Sur la tablette du bas, il y avait le Larousse en sept volumes, l'édition de 1900, et les sept volumes, aussi énormes, publiés annuellement par la suite.

J'ai passé des heures à feuilleter ces mastodontes verts, reliés plein cuir et je me souviens tout particulièrement des pages illustrées en couleur des décorations honorifiques accordées par les différents pays, et les cartes de pays dont certaines zones marquaient des régions qui n'avaient pas encore été explorées. Répétez après moi : « il y a une zone d'un pays qui n'a pas encore été explorée » et essayez de ne pas rêver de partir demain pour régler la chose.

De toutes les familles que j'ai connues enfant, nous étions l'une des seules à ne pas disposer de l'Encyclopédie de la jeunesse publiée par Grolier. Quand on nous en parlait, notre parade était toujours que nous avions le Larousse en sept volumes. Je n'en suis pas sûr mais mon père devait savoir que Grolier publiait dans son Encyclopédie les contes de Perrault traduits de la traduction anglaise plutôt que dans la langue originale...

On entend souvent des personnalités de la culture, de brillants créateurs, des vedettes du théâtre ou du cinéma rappler qu'il n'y avait pas de livres dans la maison de leur

enfance, ou tout au plus l'Almanach du peuple. Je dis avec la même fierté que les livres étaient présents chez nous. C'est très flou dans ma mémoire mais je vois une enveloppe cartonnée qu'on me laisse ouvrir et qui contient la dernière publication du Cercle du livre de France. C'est ma mère qui coupera les feuillets de ce roman, avec un coupe-papier d'argent.

Qui se souvient du rituel de couper les feuillets d'un livre? La première entaille, sur la droite, affranchit quatre pages d'un coup – pas un coup, non, plutôt trois petites pressions, puis passer à l'horizontale et faire s'envoler triomphante la lame vers la droite. (C'est une pratique réservée aux droitiers, je crois. Je suppose que les gauchers doivent ouvrir les livres par la fin.) – avant de revenir aux deux passages horizontaux du bas des pages simples qui suivent. Et recommencer, et recommencer. Et ces microscopiques flocons de papier ainsi créés et ce léger relief dentelé sous le gras du pouce et, quand on a fini son ouvrage, ce bruit spécial et froufrouant du livre qu'on libère ensuite pour lui annoncer sa lecture, pour l'appeler à se raconter...

Réginald

Mon frère Réginald, mort en mars 2015, n'aimait pas les livres. Pas l'objet, en tout cas. Critique littéraire, il n'aimait que la littérature et l'a servie avec un admirable talent pendant des décennies, une loyauté indéfectible envers la puissance de l'écriture et une honnêteté qui lui a laissé peu d'amis parmi les écrivaines et les écrivains.

J'ai écrit quelques mots quand il est mort, rappelant comment Réginald m'a permis de lire des auteurs qui m'ont bien plus profondément marqué que les lectures d'usage au

Collège des Jésuites. C'est lui qui m'a apporté Federico García Lorca – les six volumes de son théâtre dans la collection Blanche de Gallimard – que j'ai reçu en cadeau de Noël à l'âge de 16 ou 17 ans; ainsi j'ai lu Prévert, ainsi j'ai partagé avec Réginald une fascination pour Henri Bosco, pour Raymond Radiguet, pour Jean Giono.

Mais c'est Lorca qui a décidé de ma vie. Depuis *Le maléfice de la phalène* jusqu'à *Yerma*, j'ai dévoré ses pièces; c'était la première fois que je lisais du théâtre, la première fois que je fermais les yeux et que je voyais quelque chose. Dans *El maleficio de la mariposa*, tous les personnages sont des insectes et la scène est plantée d'immenses troncs qui sont des brins d'herbe. Dans les autres pièces, on meurt et on tue, on parle de bravoure et de patriotisme, de vertu et de jalousie. J'ai beaucoup lu Anouilh, dans ces temps-là, mais rien ne valait les émotions que Lorca faisait exploser en moi.

Je me suis dit: il faut que je lise Lorca dans la langue originale. Comment m'y prendre?

Léger retour en arrière

Indiscipliné, forte tête, railleur et sarcastique, j'ai été expulsé du Collège des Jésuites de Québec en octobre 58, quand j'avais 17 ans. Je ne me souviens pas d'y avoir une seule fois visité la bibliothèque, mais j'allais parfois à celle de l'Institut Canadien, dans le Vieux-Québec, où la volonté floue d'éviter la censure et de trouver des livres à l'index motivait ma curiosité. Dans les faits, il y avait à la maison tous les livres qui répondaient aux intérêts de mon temps, orientés par ce qui nous restait de la bibliothèque de Papa, les acquisitions de Réginald et aussi le faible coût d'achat des romans de la collection Livres de Poche dans les librairies.

Après mon expulsion par les Jésuites, il fallait finir mon bac. J'ai donc complété un baccalauréat par correspondance avec l'Université d'Ottawa, ce qui me laissait tant de loisir que j'ai pu, la deuxième année, suivre tous les cours d'une première année de licence ès lettres à l'Université Laval, cours qui m'ont été crédités quand j'ai présenté preuve du B.A. d'Ottawa. C'est ce qui explique que, pour ainsi dire, j'ai été précoce et j'ai terminé ma licence à Québec à vingt ans, puis un doctorat à l'Université de Salamanque, en Espagne, deux ans plus tard.

Partir en Espagne

Cette licence ès lettres s'est faite avec la volonté de lire Lorca, d'explorer la culture et la littérature hispaniques. Dans un tel contexte, les lectures pour le plaisir, par fidélité à un auteur ou selon une mode du moment, ont presque disparu de ma vie. Tôt dans les années soixante, le ministère des Affaires étrangères espagnol accordait à l'Université Laval une bourse annuelle qui incluait quelques pesetas, mais surtout l'accueil à la Résidence des relations culturelles près de la cité universitaire de Madrid. J'y ai vécu un an avec d'autres boursiers étrangers, mais surtout des Espagnols qui préparaient le concours des affaires étrangères. Contexte stimulant, cours pour étrangers à la Faculté des lettres de l'Université de Madrid, immersion dans la langue et la culture.

Je n'ai eu de cesse, de retour à Québec, de terminer ma licence et, faisant le choix qui a scellé mon bonheur et donné l'équilibre à ma vie, d'épouser Nicole et de repartir pour l'Espagne y faire un doctorat sur l'auteur basque/espagnol Miguel de Unamuno : un écrivain grincheux et grognon qui avait fait la pluie et le beau temps en Espagne pendant le

premier tiers du siècle. Pendant un temps, Mauriac jouait un rôle semblable dans la France de la fin des années cinquante.

Pendant cette période, il y avait des livres que je devais lire et, pour l'essentiel, c'était des livres de littérature espagnole. Trois années en Espagne, à Salamanque et à Madrid, m'ont gardé loin de la littérature publiée au Québec qui prenait forme et allait en mon absence commencer à s'appeler québécoise. Puis trois années à enseigner aux États-Unis et en Colombie-Britannique, avant de partir pour Ottawa et une carrière diplomatique; toute cette période de ma vie, quand j'aurais pu me baigner de littérature française ou québécoise, je l'ai passée en professeur d'espagnol ou de français langue seconde dans un cadre d'apprentissage linguistique. Quelques cours donnés à l'Université d'Alaska rappelaient pourtant une sorte de fidélité discrète à la littérature de langue française: combien de cours sur Léon Bloy ont été donnés dans le Grand-Nord?

La carrière

Quant à moi, j'ai trouvé que la diplomatie offrait un cadre favorable à l'écriture littéraire. La nature des nomenclatures diplomatiques – on pense à Stendhal, on pense à Saint-John Perse, on évite de penser à Claudel – se marie bien à une vie d'écrivain. J'ai ainsi vécu à partir de 1967 près de vingt ans à l'étranger – plus dix à Ottawa – toujours entouré de notre bibliothèque personnelle et des tableaux de notre collection, mis en place dans des cadres de qualité et au service d'une vie sociale qui se devait d'engager les interlocuteurs locaux et les Canadiennes ou Canadiens venus défendre auprès d'eux les intérêts du Canada. Maintes occasions qui cimentent une amitié, lancent un projet ou permettent des démarches

informelles.

Entretemps, les livres s'accumulaient. Selon le lieu et les circonstances, ils occupaient une région précise des tablettes. La séparation naturelle était d'abord linguistique et encore à ce jour la portion de livres en espagnol est importante ; autant les éditions en livres de poche (chez Espasa Calpe) d'Unamuno que les poètes hispaniques d'Espagne et du Mexique, et souvent des romanciers, en voisinage avec une période portugaise – deux étés en cours d'été à Coimbra – qui inclut des romans d'Eça de Queiros dont je ne saurais me séparer.

Éloigné de ma culture d'origine, j'ai poursuivi des passions ailleurs, surtout en anglais, et j'ai eu mes périodes Kurt Vonnegut Jr., Robert Cheevers, John Updike, Evelin Waugh, Margaret Drabble, Mavis Gallant, Alice Munro, Lawrence Durrell. Je ferme les yeux en prononçant chacun de ces noms et il y a un lieu, une anecdote, un fauteuil, une saison qui apparaît et me parle d'un personnage, me coudoie ou m'émeut.

Perec

S'il y a un auteur auquel j'ai déclaré fidélité, c'est Georges Perec. Je crois bien que j'ai tous ses livres, que je les ai lus, et des biographies. Son invention, sa maîtrise de la langue, son sens du jeu, sa sensibilité, la rigueur de ses échafaudages, sa poursuite des choses simples et du détail de la vie, le foisonnement de son imagination, la tragédie de son enfance, la bonhomie de son personnage tel qu'on le raconte, sa mort précoce...

Ce que je lui envie en particulier, comme à tous les Oulipiens, c'est ce choix de faire de la littérature selon un plan établi, en s'imposant des restrictions et des contraintes, en allant

chercher derrière les mots des éclairages qu'ils cachaient, en mettant des musiques dans le silence du langage, en étonnant.

Notre bibliothèque rassemble par ailleurs des centaines de livres de poésie. J'ai un jour tenté de les classer par ordre alphabétique – séparant bien sûr les francophones des hispanophones – et j'ai trouvé là une frustration plus qu'un bonheur. Si j'avais passé, à parcourir ces recueils, à m'en enrichir, les heures que j'ai consacrées à mes *Carnets*, quel homme cultivé serais-je devenu ! Mais peut-être pas. L'invitation au Festival international de la poésie de Trois-Rivières apportait son petit cadeau de cinq ou six titres publiés aux Forges l'année précédente ; répétez dix fois, pour voir. Et acheter les œuvres des collègues et amis ; et ajouter les amis qui vous offrent si généreusement leur petit dernier. À ce titre, quand on est Claude Beausoleil et qu'on produit ce foisonnement lumineux et riche de petits derniers, on occupe une tablette entière, juste au-dessus de la tablette Perec.

Bibliothèques

Quels sont ces livres que l'on classe en haut, au bout du bout des doigts du bout des orteils sur une chaise apportée de la cuisine ? Ces titres qu'on s'exerce à lire de loin, et qui rappellent M. Tranquille de la rue Sainte-Catherine ou M. Bertrand de la rue Poncelet ? Ces livres de poche dont on se demande s'ils seraient différents si on les classait par numéro plutôt que par ordre alphabétique ?

Quels sont ces ouvrages de référence, encyclopédies et dictionnaires qu'on n'utilise jamais mais dont on ne voudra jamais se séparer ? L'édition en fac-similé du Littré ? Une traduction nouvelle, édition de luxe et reproduction en fac-similé

du Coran ? Le Robert en six volumes. Et ces achats auxquels nous tentons de résister du Petit Larousse de l'année, et du Robert de l'année, comme si de nouvelles lettres étaient apparues et des accents circonflexes y avaient papillonné ? Cette séduction des dictionnaires pointus : des mots anciens, de l'argot, des *mexicanismos*, des idées par les mots, des anglicismes, des synonymes, bilingues du portugais, de l'espagnol et de l'anglais.

Des livres pour être fier de les avoir, de les tenir à deux mains, les pouces sur le titre et dans les paumes un million de signes qui frémissent et demandent à sortir et chatouillent.

Et Yann...

Une des étagères Ikea joue un rôle singulier dans notre bibliothèque et nourrit des émotions impudiques, pour ainsi dire, enracinées dans une réalité littéraire familiale unique. Quatre tablettes entières d'exemplaires des diverses versions, dans une trentaine de langues, du roman de Yann, *Life of Pi*. Pendant longtemps, les éditeurs étrangers envoyaient jusqu'à cinq exemplaires de la traduction qu'ils venaient de publier. Plus encore, certains envoyaient des exemplaires quand un deuxième tirage était imprimé, puis un troisième, etc. Nous avons des caisses de ce roman et ne saurions à qui les donner, en slovène ou en suédois, en hollandais ou en portugais – version Brésil ou version Portugal ?

L'an dernier, comme cela nous arrive régulièrement, j'ai demandé à l'agence littéraire qui représente Yann combien d'exemplaires de *Life of Pi* avaient été vendus de par le monde, toutes éditions et langues confondues. Quand il a répondu 12 959 342, en vérité je vous le dis, j'ai failli commander chez

Amazon les 40 658 exemplaires qui manquaient pour régler la chose, atteindre un chiffre rond.

On n'a pas idée. Vraiment, on n'a pas idée.

